L'allaitement des animaux par des femmes, entre mythe et réalité

Jacqueline MILLIET
j.milliet@bluewin.ch

Résumé
Dans les mythologies classiques, ainsi que dans la littérature ethnographique, l'allaitement au sein d'animaux par des femmes n'a rien d'inhabituel, alors que, dans les faits, le phénomène reste anecdotique. Il illustre l'idée selon laquelle les femmes entretiendraient avec les animaux une promiscuité "naturellement naturelle", laquelle jouerait un rôle civilisateur. Le présent article tente de lever le voile sur l'interprétation évolutionniste et essentialiste qui crée et entretient un mythe scientifique, mythe qui prévaut encore dans l'imaginaire des urbains en Occident aujourd'hui.

Mots-clés
allaitement, animaux, mythe scientifique, femmes, société

Introduction

À la question « Essayez de définir en un mot le sentiment que vous inspire l'allaitement au sein d'animaux par une femme », les réponses des visiteurs de l'exposition *Des animaux et des hommes*, qui s'était tenue au Musée d'ethnographie de Neuchâtel (Suisse) en 1988, polarisaient une série de réactions particulièrement intéressantes. Ils étaient les plus nombreux à réagir négativement (28 %) : « c'est cochon, dégoûtant, pas hygiénique, déviant, pervers, monstrueux, étrange, artificiel, pas civilisé, horrible si c'est au détriment des enfants, voyeur, etc. ». Le deuxième groupe rassemblait ceux qui réagissaient positivement (19 %) : « c'est vraiment de l'amour, c'est tendre, réciproque, propre, normal, admirable, rigolo, agréable, sexy, etc. ». Le reste des répondants se répartissait entre ceux qui

© IRD, 2007

étaient indifférents (« c'est inutile »), réservés (« pourquoi pas ? »), et ceux qui pensaient que ce maternage était ethnique et donc « bon pour les autres »[1]. Dans l'imaginaire des citadins, ces réactions n'avaient rien de contradictoire ni de surprenant dans un contexte où les relations aux animaux s'entendent de plus en plus aujourd'hui en termes moraux de mal et de bien (Milliet 2004 : 319). Tel comportement ou telle action sur telle espèce ou tel animal sont considérés comme mauvais ou bons. Les débats actuels ne portent-ils pas sur le mal (cruauté) qu'il y aurait à élever certains animaux pour la fourrure ou à abattre d'autres dans un cadre rituel (casher, halal par exemple) ? Ou sur le bien (bonté) qu'il y aurait à aider et à adopter des chiens en Roumanie, ou celui de relâcher dans la nature les animaux de laboratoire ? Ces réactions semblent renvoyer au profond besoin d'affirmer ou d'abolir une frontière entre les animaux et les humains, par conséquent aux ordres du sauvage et du domestique, du "primitif" et du "civilisé", du féminin et du masculin, etc. De même, les termes utilisés pour qualifier l'allaitement au sein d'animaux par des femmes reviennent à dire qu'il serait mal (et aussi laid) ou bien (et aussi beau) d'être proche de la nature et que ce type de maternage des animaux par le lait pourrait être un gradient sur l'échelle de la difficile gestion du mouvement de rapprochement et d'éloignement de la nature, mouvement dont les femmes et les animaux sont des indicateurs importants. Si certains répondants au questionnaire (Milliet et Digard 1989 : 45-46) se sentent agressés par l'allaitement au sein d'animaux, c'est qu'ils ont l'impression que la frontière entre les animaux et les humains se brouille. Si, au contraire, ils l'apprécient, c'est peut-être qu'ils reconnaissent aux femmes (et au fonctionnement de leur corps) un rôle naturellement civilisateur et pacificateur de nos relations aux animaux[2].

Dans le présent article, je cherche à comprendre l'impact qu'a pu avoir sur les voyageurs occidentaux, au XIX^{e} s. et au début du XX^{e} s. le "spectacle" de l'allaitement au sein d'animaux par des femmes et comment ils ont interprété le phénomène et l'ont transmis jusqu'à nous, urbains en Occident d'aujourd'hui. Ma démarche consiste à partir du point de vue de l'anthropologue, c'est-à-dire du spécialiste, non pas des animaux mais des sociétés humaines. Je vais sonder les rapports que les humains entretiennent avec les animaux et cerner les enjeux culturels et sociaux que donnent à voir ces rapports. Il s'agira principalement de décrire le statut de l'animal allaité et de poser les questions suivantes. L'animal allaité bénéficie-t-il d'un statut favorable, proche de l'humain ? Le lait et le sein l'apparentent-ils à la famille humaine ? L'allaitement scelle-t-il un pacte d'amitié entre les humains et d'autres espèces (notamment les chiens et les porcs) ? Permet-il de repérer les facteurs d'évolution du tracé de la frontière entre les différentes

1 Pour plus d'information sur le questionnaire et son analyse, *cf*. J. Milliet et J.-P. Digard (1989).

2 Je fais ici allusion à la théorie essentialiste selon laquelle le corps de la femme, parce qu'il enfante, connaîtrait le prix de la vie et, par extension, le prix de toute vie. Ainsi, la maternité serait consubstantielle d'une essence féminine — coopérative, pacifique, non-incestueuse, altruiste – laquelle s'opposerait de façon manichéenne à une essence masculine – compétitive, violente, incestueuse, égoïste (Milliet 2002 : 379). La théorie essentialiste a été largement critiquée, *cf*. le livre de J. Butler (1990) qui vient d'être traduit en français (2005).

espèces animales (celles qui entrent dans le bestiaire de proximité et les autres) ? L'animal allaité joue-t-il un rôle spécifique dans la production de culture (est-il un animal de civilisation) ? Quelle est sa place dans le fonctionnement matériel et symbolique de certaines sociétés, notamment dans le rapport entre la nature et la culture ? Nous allons voir que s'interroger sur le statut des animaux c'est poser la question de la frontière (symbolique) entre eux et nous.

1. Un sujet sans légitimité scientifique

À ma connaissance, jusqu'à aujourd'hui, peu d'ethnologues se sont arrêtés sur ce type insolite de relation humain/animal. Pourtant, au XIX^{e} s. et dans le courant du siècle passé, en Nouvelle-Guinée par exemple, le maternage des porcelets aurait été si fréquent que les ethnographes qui ne l'observaient pas sur leur terrain, signalaient son absence comme une caractéristique des tribus qu'ils étudiaient. Encore aujourd'hui, parmi les "océanistes" qui s'intéressent à l'importance culturelle et sociale de l'élevage des porcs (*cf*. E. Dounias (sanglier), É. de Garine, cet ouvrage), aux relations entre les femmes et les hommes et aux représentations du corps et des substances corporelles, aucun ne s'y est arrêté (Rappaport 1968, Strathern 1971, Strathern 1972, Rubel et Rosman 1978, Herdt 1981, Godelier 1982, Juillerat 1986, Lemonnier 1990, Bonnemère 1996, etc.). L'allaitement des animaux ne figure pas non plus parmi les préoccupations des ethnologues qui se vouent à l'étude des femmes, et dans un ouvrage nord-américain relativement récent consacré à l'anthropologie de l'allaitement, pas une ligne n'y est consacrée (Maher 1992).

Il y a toutefois quelques chercheurs qui se sont penchés sur le sujet, et parmi eux il faut signaler tout d'abord B. Langkavel (1898) qui a dressé une liste sur une demi-page des groupes culturels où les femmes allaitaient des chiens. Un siècle plus tard, dans un article de géographie humaine, F.J. Simoons et J.A. Baldwin (1982) sont les premiers à recenser les données ethnographiques sur ce type de pratique. Au début des années 1980, une étudiante concentre son mémoire de certificat sur l'archéologie de la domestication (Suid-Rafizadeh 1984-1985) et signale le phénomène. Enfin, sur la base du travail de F.J. Simoons et J.A. Baldwin, F. Héritier (1987-1988) intègre le thème à l'un de ses cours au Collège de France et l'analyse à travers la notion d'incorporation de substances. Il se trouve que par hasard la même année, je publie une première approche critique de la définition traditionnelle de la domestication animale et replace la pratique dans quelques situations ethnographiques (Milliet 1987). J'ai depuis approfondi le sujet en le remettant dans le contexte plus général du rôle des femmes dans la domestication des animaux (Milliet 1998, 2002, 2003).

De nombreuses sociétés connaissaient et connaissent encore aujourd'hui l'allaitement des animaux au sein par des femmes, comme c'est le cas des

Indiennes d'Amazonie (photo 1) et des horticultrices mélanésiennes (photo 2). S'il est une pratique courante dans ces deux aires culturelles – ainsi que, autrefois, chez les Aïnu de l'île japonaise de Hokkaido –, cet allaitement particulier peut aussi renvoyer à des comportements isolés, disséminés sur de plus vastes régions. L'habitude qu'ont les femmes de nourrir au sein les animaux et de "pré-mastiquer" les aliments donnés à la becquée ou prélevés directement sur la main, se retrouve en Asie du sud-est, en Australie et en Tasmanie, en Océanie au sens large, en Amérique, en Afrique et en Europe. Les femmes nourrissent ainsi des animaux sauvages et domestiques, surtout des chiots (photo 3), des gorets et des pécaris, mais il leur arrive d'allaiter des oursons, des singes, des faons, des ratons laveurs, des castors et des agneaux (photo 4). Dans la plupart des cas, l'allaitement des animaux est répertorié chez les chasseurs-cueilleurs. Mais nous allons voir qu'il concerne également d'autres types de sociétés et il est intéressant, au passage, de s'interroger aussi sur l'absence du phénomène. Le continent africain, par exemple, dans son ensemble, laisse une grande surface vide sur la carte de répartition de la pratique en question : épisodiquement, un chiot, un singe ou un léopard sont signalés avoir été allaités. Les deux géographes nord-américains F.J. Simoons et J.A. Baldwin (1982 : 434-435) énoncent que d'allaiter des animaux serait incompatible précisément là où les mammifères sont élevés pour leur lait ou encore dans le monde musulman à cause du mépris que l'Islam voue aux porcs et aux chiens (ces deux espèces étant celles qui sont le plus souvent allaitées). C'est à partir de cette allégation "élevage laitier et impossibilité culturelle d'allaiter des animaux au sein" que je me suis attachée à réfléchir dans un article publié en Italie (Milliet 1999).

2. Le moralisme des anthropologues, des historiens, des commentateurs et des illustrateurs

J'ai décrit ailleurs (Milliet 2003) la façon dont les voyageurs, les missionnaires et les ethnographes relataient le phénomène. Pour eux les femmes qui allaitent des animaux sont d'abord des « primitives » ou des êtres proches de la nature, dotés d'un instinct maternel exceptionnel. Cet instinct, qu'ils supposent inné et propre à toutes les femmes, serait, soit excessif dans le cas des "primitives", soit, au contraire insuffisant, surtout quand ils s'imaginent que les animaux se nourrissent au détriment des petits d'humains (photo 5). Dans les deux cas, il leur arrive de penser à la zoophilie, sans toujours utiliser le mot. Ainsi, l'exemple qui suit signale le cas d'un agneau dans le midi de la France au XVII^{e} s. :

> « Il paraît que la succion de cet animal est plus douce que celle des enfants. Mais les agneaux sont sujets à une affection des lèvres qui peut développer des tumeurs au voisinage du mamelon » (Knibiehler 1977 : 76).

Réprobation et ton menaçant ne révèlent-ils pas la guerre des sexes en cours dans les milieux auxquels appartenaient les voyageurs ? En effet, en 1773 à Huahine, un certain Foster note que « les chiens, en dépit de leur stupidité, avaient les faveurs des femmes qui ne pouvaient pas les materner d'une façon plus ridicule que si elles avaient été en réalité des "ladies" à la mode en Europe » (Forster 1777 : 377 cité par Witkowski 1903 : 261). Il est vrai qu'à l'époque, les courtisanes européennes ne semblaient pas être gênées de passer pour des zoophiles quand elles se laissaient représenter par des peintres, les unes donnant la tétée à des petits chiens, les autres taquinant et giclant leur lait dans le bec de pigeons pattus. En donnant aux animaux accès à la chaleur, la moiteur, l'ampleur, la rondeur, la blancheur ou l'odeur du sein, ces mondaines jouaient avec le degré de normalité d'allaiter un être autre que le nourrisson et renforçaient la confusion entre des valeurs aussi bien maternelles qu'érotiques. On le constate encore au milieu du XX^{e} s., l'acte d'allaiter des animaux excite l'imagination des voyageurs qui, peut-être, ne se rendent pas compte que leur inspiration érotique trouve sa source dans la peinture et la littérature de leur propre culture. Du coup, certains, à l'instar de H. Baldus (1944-1949 : 112), spécialiste des Tapiraré du Brésil, paraissent oublier que les femmes n'ont du lait que pendant des périodes précises de leur vie et préféreraient que les animaux s'accrochent à la poitrine des ménopausées plutôt que de voir gaspillée la beauté des plus jeunes. En 1934 est publiée à Paris une édition du Décaméron de Boccacce. Si, dans la sixième nouvelle, Boccacce[3] met l'accent sur l'innocence naturelle de la jeune femme qui offre son lait à deux chevreaux, en revanche l'illustrateur Brunelleschi[4] ne laisse planer aucun doute sur sa perception érotique (fig. 1). L'érotisation de l'acte d'allaiter des animaux – version femme simplette – se retrouve aussi dans la chanson de Georges Brassens *Brave Margot*[5] (1952) que tout le monde connaît au point que nombreux sont ceux qui se sont sentis obligés de me la rappeler si j'avais omis d'y faire allusion en premier. Je n'oublie pas non plus la page *Vulgaire et malpoli* où Reiser (1981) croque un vieux détestant Brassens, sauf quand il chante *Brave Margot*. « C'est, dit ce personnage, autre chose que les bêtises inaudibles d'aujourd'hui » (fig. 2).

---

3 « (…) elle veit deux petitz chevreux nez pardeventure ce jour mesme, lesquelz luy sembloyent la plus douce chose du monde et la plus mignonne ; et elle (…) les print tendrement et leur donna la mammelle, lesquels ne refusans ce bien la tettoyent comme ilz eussent facit de leur mere » (Boccacce 1934 : 92).

4 Il ne s'agit pas de Filippo Brunelleschi (1377-1446), sculpteur et architecte de la Renaissance italienne, mais d'Umberto Brunelleschi, peintre et illustrateur, né à Pistoia en Toscane en 1879. Il a beaucoup travaillé à l'illustration de publications françaises.

5 Je rappelle ici le fameux couplet : « Quand Margot dégrafait son corsage, pour donner la gougoutte à son chat, tous les gars, tous les gars du village, étaient là, la la la la la la, étaient là, la la la la la, et Margot qu'était simple et très sage, présumait qu'c'était pour voir son chat, qu'tous les gars, tous les gars du village, étaient là, la la la la la la, étaient là, la la la la la ».

Enfin, quelques chroniqueurs prétendaient que chez certains primitifs, l'allaitement serait un moyen d'améliorer la qualité de la viande, surtout de la viande de chien. B. Langkavel (1898 : 651), par exemple, dans un article consacré à ce qu'il appelle « les relations entre les sauvages et le plus important et le plus largement répandu de nos animaux domestiques », corrèle directement l'allaitement de chiens avec la cynophagie. Par ailleurs, d'autres voyageurs mettent parfois en relation la cynophagie avec la pratique du cannibalisme. On comprendra dès lors qu'ils aient été dépassés par le fait que des chiens fussent mangés alors qu'ils eussent pu usurper la place qui revenait de droit aux enfants. Bien qu'il ne s'agisse pas dans le cas qui suit d'élever l'animal pour sa viande, la critique de l'allaitement pour des raisons utilitaires, donc autres que maternelles, réapparaît en 1988 dans le quotidien *Libération* (fig. 3). En guise de légende à la photographie d'une femme nourrissant au sein un ourson, on peut lire :

> « Cette femme indienne de l'État du Bihar n'allaite pas ce bébé ours uniquement guidée par son seul instinct maternel. Elle espère que l'animal une fois grand, lui rapportera quelque argent » (Libération, 8 janvier 1988 : 26).

Pour revenir à la qualité de la viande, il ne semble pas que l'allaitement se pratique dans ce but. Par ailleurs, à ma connaissance, il n'existe qu'un seul cas où l'animal allaité l'est pour être mangé, il s'agit de l'ours chez les Aïnu et cela seulement dans le cadre d'un long rituel sacrificiel (j'ai tenté de comprendre comment et pourquoi dans un article précédent (Milliet 2003) (fig. 4 et 5). Cela ne veut toutefois pas dire que l'animal allaité n'est pas mangé. En Nouvelle-Guinée, par exemple, les horticulteurs apprivoisent les cochons sauvages qu'ils ramènent de la chasse en même temps qu'ils élèvent des porcs domestiques qui vivent autour des villages. Il est permis de les manger, tous, mais de façon cérémonielle, et à condition qu'il ne s'agisse pas des siens (Rubel et Rosman 1978). Les plus grands systèmes d'échanges des porcs concernent des animaux vivants (Lemonnier 1990) au point qu'il semblerait que tout soit fait pour que les éleveuses et leurs familles ne se trouvent pas à devoir manger les animaux qu'elles ont élevés ou apprivoisés (ou allaités). Habituellement, dans tous les cas, la "mère de famille" et ses proches s'abstiennent le plus souvent de mordre dans l'animal apparenté et c'est sur la reconnaissance de cet animal parmi les autres qu'il faudrait pouvoir répondre.

3. Manifestations concrètes de l'allaitement des animaux

Voyons maintenant comment l'allaitement des animaux se manifeste concrètement. Dans presque toutes les situations, l'allaitement intervient pour éviter la mort d'un petit, ramené de la chasse s'il est sauvage, malade ou rejeté par sa mère s'il est domestique. Il occupe ensuite des places très diverses : il lui arrive d'être exploité

plus ou moins "gentiment", ou carrément privé de tous contacts avec les humains, tué et mangé, enfin, au contraire, choyé jusqu'à la fin de sa vie. L'allaitement ne paraît pas influencer de façon significative le déroulement de la vie des animaux et ne saurait être analysé séparément des techniques domesticatoires qui complètent et suivent la prime enfance (Milliet 1998, 2002). D'une façon générale, l'allaitement semble se produire soit au hasard de la survie des animaux, ce qui peut entraîner l'animal à occuper ensuite une position à part, sans que cela soit systématique. Il s'adresse aussi à des animaux desquels on attend dès le départ un rôle spécifique, rôle qu'ils pourraient probablement remplir sans être apparentés par le lait, à l'exception peut-être de l'ours dans certains groupes aïnu.

Dans les sociétés dites **"**exotiques", comme dans les nôtres, bien des situations montrent que l'allaitement peut s'expliquer par des raisons qui relèvent souvent de la puériculture locale et du bien-être des mères et des enfants. La plupart du temps, l'animal-téteur est un animal domestique que l'on met au sein pour tirer le colostrum, premier lait que l'on croit toxique. Les animaux peuvent aussi intervenir pour faciliter la lactation, extraire le surplus de lait ou pour aider au sevrage. Il y a en Europe occidentale de nombreux témoignages de l'utilisation des animaux pour tirer le colostrum et le lait. Il faudra attendre le début du XVIII^{e} s. pour que des médecins découvrent les vertus du premier lait et encouragent les femmes à conditionner leur poitrine avant la naissance à l'aide de toutes sortes d'instruments : ventouses, "pompe du docteur Stein", "suçoirs" en verre, en fer blanc, en argent. Ces méthodes restent inaccessibles aux femmes de milieux modestes ou campagnards qui modèlent le bout de leurs seins en faisant téter un agneau, un chiot, ou même leur mari (Knibiehler 1977 : 215). L'animal-téteur semble avoir été courant au XVIII^{e} s. à tel point qu'un médecin s'offusquait que le lait, à ses yeux toujours bon, soit octroyé à d'indignes bénéficiaires (*De l'obligation aux mères de nourrir leurs enfants* cité par Knibiehler 1977 : 91).

Les nourrices se servent également de chiots et d'agneaux, cette fois pour maintenir les glandes mammaires en activité. La pratique existe encore comme en témoigne l'exemple suivant : au milieu des années 1980 en Ariège une jeune mère, ayant mis au monde un enfant mort-né, nourrit deux agnelets pour conserver son lait et devenir nourrice (Claude Rivals, comm. pers.)[6].

Nous avons vu que certains observateurs voyaient dans l'allaitement un moyen spécifique d'élever des animaux pour être mangés ou exploités et qu'ils en étaient choqués. Ne serait-ce pas une réaction typique d'Occidental que d'imaginer que des animaux ayant grandi au plus proche des humains ne disposent pas d'un statut particulier et *a fortiori* une réaction d'anthropologue qui connaît l'importance du lait et de l'acte d'allaiter dans d'autres groupes sociaux, comme dans le sien ? Le lait maternel, substance alimentaire et nourriture symbolique, figure parmi les fondements des rapports de parenté décrits par certains anthropologues (parmi les plus connus en France, on peut citer F. Héritier, P. Bonte et E. Conte). À partir de

6 Pour d'autres exemples contemporains, *cf*. J. Milliet (2003).

l'ingestion du lait[7], ceux-ci ont forgé les concepts de consubstantialité et de parenté de lait, à l'image de la parenté de sang qui prédomine dans nos sociétés. Au niveau idéel, la pratique de l'allaitement sert à renforcer l'identité du groupe ainsi qu'à y assimiler les étrangers, par l'intermédiaire des systèmes d'alliances et des pratiques matrimoniales[8]. Pour revenir aux animaux, les rituels d'adoption qui les concernent dans la société des humains par la traite et par la succion des mamelles chez les pasteurs d'Afrique de l'Est et dans les traditions turques, par exemple, fournissent autant d'exemples supplémentaires d'assimilation des animaux à une communauté humaine.

4. L'allaitement inverse : une source d'inspiration

Dans le même ordre d'idée que l'allaitement adoptant ou transmetteur de caractéristiques, il y a l'allaitement civilisateur, celui d'animaux venant à la rescousse d'une humanité qui a manqué à ses devoirs. Je propose de faire un bref tour d'horizon de cet allaitement afin de montrer son importance dans les représentations symboliques des sociétés où ethnographes et archéologues puisent leurs sources pour interpréter l'allaitement des animaux par des femmes. Selon F. Héritier, l'allaitement par des animaux révèlerait un fantasme d'acceptation de petits d'humains dans le monde animal, fantasme que partagent un très grand nombre de sociétés. Que de nouveaux-nés abandonnés, protégés par les dieux et recueillis par des bêtes !

Le motif de l'allaitement inverse de nourrissons par des animaux appartient à deux aires culturelles principales, le monde classique gréco-romain et les sociétés indiennes d'Amérique du Nord. Cette distribution recouvre aussi partiellement le fait que les mythologies grecques, romaines et amérindiennes ont été beaucoup plus étudiées que les autres[9]. En Égypte ancienne, l'allaitement constitue un rite de passage, un véhicule de renaissance pour les vivants et pour les morts. Pharaon, souverain-dieu, connaît trois naissances successives, chacune marquée par un allaitement ou un maternage : l'arrivée au monde, propre au commun des mortels, l'avènement au pouvoir, l'allaitement de couronnement, et, enfin, la survie dans

7 Allaitement autre que celui impliquant la relation de la mère et de son enfant (autre enfant ou adulte par exemple) et qui ne concerne par forcément les animaux.

8 *Cf*. P. Bonte (1994) et E. Conte (1994).

9 M.P. Carroll (1984) brosse un tableau intéressant des origines folkloriques des récits d'enfants élevés par des animaux, bien que la psychanalyse soit son principal repère analytique.

l'au-delà, l'allaitement funéraire (Leclant 1960). Ici l'allaitement appartient au schéma idéel des intronisations royales, il est le symbole d'une consécration officielle, le gage du succès et de la victoire. Une scène relativement fréquente de l'iconographie égyptienne est celle qui montre le Pharaon allaité par une divinité. Certaines déesses allaitantes (Mont, Isis, Hathor, Anoukis, Mert Seger, Thouëris, Renenoutet, Neith, Sekhmet) sont figurées sous des formes humaines flanquées d'une tête animale, ce qui est une de leurs caractéristiques. Mais dans l'allaitement pharaonique, le corps entier de la divinité prend parfois l'aspect d'une vache, la bête nourricière par excellence.

Pour changer d'aire culturelle, il paraît qu'en Perse

> « Cyrus avait sucé le lait d'une chienne. À Métaponte, Aiotos et Boiotos, fils de Poséidon et de Ménalippé avaient été allaités par une vache. À Tégée, Télèphe, fils d'Héraklès et d'Augé, avait été élevé par une biche, comme en Crète, Cydon, le fils d'Hermès et de la nymphe Akakallis, le fut par une chienne ; comme à Eleusis, Hippotoos, fils de Poséidon et d'Alopè, le fut par une jument ; comme à Tartessos, en Ibérie, Habis avait dû la vie aux laies et aux biches qui l'avaient adoptés » (Carcopino 1925 : 58).

Pour ajouter au cas de Romulus et Remus, comment une louve, malgré son animalité très marquée, a-t-elle pu remplacer une mère nourricière ? D'où sort ce mythe ? La diffusion du thème est large et la nourrice des fondateurs de Rome n'est pas une bête choisie au hasard. Avant l'arrivée des Latins, le loup était un animal sacré. Certains auteurs antiques font allusion au sanctuaire de Rumina « l'antique divinité qui avait jadis présidé à l'allaitement de leurs troupeaux » (*ibid.* : 25)[10]. Cette déesse « s'oblitéra vite dans la mémoire des Latins, et la plupart des écrivains anciens […] cherchèrent au figuier Ruminal un parrainage plus intéressant. Il entra dans le cycle de la légende des origines romaines et passa pour avoir protégé la louve en train de donner la mamelle » (*ibid.* : 26). À un certain moment se produit donc une interversion entre une déesse nourrissant de son sein des chèvres et des moutons et une louve allaitant Romulus et Remus, protégée par un figuier qui signale l'emplacement d'un ancien temple.

5. Les mères, égéries de la civilisation

Revenons à l'allaitement des animaux par des femmes. J'ai constaté qu'il y avait deux types de sources qui s'inspiraient mutuellement : des témoignages sommaires et des interprétations plus prolixes. La faiblesse des informations concrètes et

10 Déesse qui, selon certaines interprétations, aurait été une bergère à la cuisse légère surnommée Lupa comme nombre de prostituées (Victor et Larivière 1990 : 17).

circonstanciées, à l'instar du peu d'intérêt manifesté par les voyageurs pour les activités propres aux femmes, contraste en effet avec la surabondance des images et des discours sur l'allaitement. Tous deux sont, selon moi, des rhétoriques qui illustrent les fondements de la relation des humains avec l'animal. Les deux types de sources se renvoient constamment l'un à l'autre et doivent par conséquent être compris simultanément.

Le fait de signaler brièvement le phénomène se suffit-il à lui-même ? Comme si les auteurs partageaient d'avance avec les lecteurs le préjugé du caractère normal d'une réalité biologique, celle de la femelle donnant le jour et ayant la faculté d'allaiter. Ces voyageurs, par conséquent, ne ressentaient pas le besoin de s'arrêter sur un phénomène qui incarnait à leurs yeux aussi bien la nature que l'état sauvage par excellence. Ou au contraire, ces voyageurs auraient-ils ressenti un malaise en étant les témoins d'une scène d'allaitement ? Le spectacle faisait peut-être violence à leur conviction profonde que la fonction nourricière attachée à la poitrine d'une femme lui confère un caractère sacré auquel le contact avec l'animal attenterait.

Le silence des chroniqueurs et des ethnographes du XIX^{e} s. et de la première moitié du XX^{e} s. sur l'ordre matériel et réel de l'allaitement des animaux s'oppose à la place relativement importante occupée par le phénomène dans les développements théoriques des argumentaires scientifiques tels que l'évolutionnisme, le déterminisme alimentaire, la sociobiologie, les doctrines sur la survivance des sociétés primitives et le matriarcat, etc. Ce serait en ayant allaité au sein le chien – le premier animal à avoir été qualifié de domestique et dont on situe maintenant la domestication vers 14 000 av. J.-C. (Clutton-Brock 1995 : 10) – que la femme, égérie de la civilisation, l'aurait adopté dans la famille humaine, celle où il avait des enfants pour proches parents. Impressionnés par ce qu'ils pensent être une survivance préhistorique, de nombreux scientifiques conservent l'idée que l'apprivoisement est une étape nécessaire sur le chemin de la domestication et que l'allaitement peut avoir été une façon d'élever des animaux familiers (Zeuner 1963, Brézillon 1969, Downs 1969, Simoons et Baldwin 1982, Serpell 1986). D'après C.O. Sauer (1952), par exemple, les chasseurs préhistoriques d'Asie du Sud-Est auraient été les premiers à s'approprier des porcs et des chiens par l'intermédiaire du système de la chasse et de l'allaitement. Les bêtes vivantes auraient été rapportées dans les habitations pour satisfaire une inclination culturelle donnant de nombreuses satisfactions esthétiques. Afin d'étoffer son hypothèse, C.O. Sauer se réfère aux actuels indigènes de la même région et aux Indiens d'Amérique tropicale qui ont la réputation d'apprivoiser et d'allaiter les animaux sauvages pour les garder ensuite avec tendresse auprès d'eux. C.O. Sauer, comme beaucoup de ses contemporains, est convaincu que la domestication est un événement historique caractéristique de la période néolithique qui n'aurait pu se produire sans ce besoin naturel dont certaines sociétés de chasseurs-cueilleurs offrent encore l'exemple vivant, de s'entourer de petits d'animaux capturés qui, une fois adultes, occupent une place de compagnons dans les campements. Tout d'abord apprivoisés pour des raisons non-productives, d'agrément, les animaux n'auraient pu être dotés d'une utilité économique que dans des sociétés sédentaires, inventrices de la domestication, localisées dans des centres à partir desquels un nouveau mode de

vie se serait diffusé[11]. Selon la théorie linéaire des sociétés humaines, la domestication animale suit un parcours progressif passant d'abord par la chasse et l'apprivoisement, puis l'agriculture et la domestication. Si l'apprivoisement était antérieur à la domestication, la combinaison de la chasse et de l'allaitement devrait être un phénomène très répandu, voire universel[12].

L'hypothèse des zoologues, archéologues et ethnologues semble s'appuyer sur un argument plus idéaliste que réaliste. Ne puisent-ils pas leur inspiration dans les récits fondateurs de leur propre culture ? Ces récits n'auraient-ils pas servi également à l'interprétation des résultats de fouilles archéologiques témoignant de l'apparition de l'agriculture et de la domestication[13] ? Le site néolithique de Çatal Hüyük (6 500 av. J.-C.) en Anatolie a livré un grand nombre de bas-reliefs, sculptures et peintures murales représentant ensemble des figures animales et des symboles de fécondité et de maternage dont les éléments les plus frappants sont la combinaison de seins et de têtes d'animaux. On peut y voir une grande tête de taureau flanquée à sa gauche d'une paire de seins disposés horizontalement ainsi qu'une tête de bélier avec au-dessus d'elle deux seins mais cette fois placés verticalement (fig. 6). La fréquence des représentations d'animaux domestiques tels que taureaux et béliers, marque probablement la fierté de dompter de grandes et vigoureuses bêtes incarnant fécondité et force de vie. Si l'allaitement des animaux n'est pas avéré, du moins les archéologues ont longtemps pu croire qu'il servait de repère symbolique aux agriculteurs néolithiques. Ils connaissaient les petites figurines féminines datant des époques aurignacienne (28 500 av. J.-C.) et gravétienne (26 000 – 20 000 av. J.-C.)[14] dont certaines disposent de tous les attributs de la maternité : gros seins, gros ventre et grosses fesses. Bien qu'à ma connaissance, aucun lien formel n'ait été établi entre ces statuettes et l'émergence du culte de la Déesse dans les sociétés néolithiques du Proche et Moyen-Orient (Guilaine 1999-2000) et ce malgré le fait qu'elles se ressemblent étonnamment par l'opulence de leur taille, le style et les matériaux, il est vrai que des gravures animalières apparaissent aux côtés de représentations de la divinité suprême, la déesse-mère, et sont datées de l'époque intermédiaire, entre le neuvième et le

11 Les archéologues situent ce qu'ils appellent les "premières domestications" (Brézillon 1969), ou les "véritables domestications" au Proche et Moyen-Orient pendant le VII^{e} millénaire avant notre ère et pendant le III^{e} millénaire en Amérique centrale.

12 Or, son invariance n'est pas démontrée : les sociétés de chasseurs-cueilleurs ne pratiquent pas toutes l'allaitement des animaux et par conséquent toutes les espèces apprivoisées et domestiques n'y sont pas soumises. Pour plus d'informations sur ce débat, *cf*. J. Milliet (1999).

13 Ces sites archéologiques sont traditionnellement localisés dans la zone qui s'étend de la Palestine à la Syrie et à la Cilicie.

14 Les préhistoriens les ont appelées des *Vénus*. Les premières *Vénus* ont été recueillies en 1894 dans les Landes (Brassempouy). Une des plus célèbres, la *Vénus de Willendorf* a été découverte en 1908 (Basse-Autriche). Après bien d'autres mises à jour, en 1959, donc au moment du repérage du site de Çatal Hüyük, *L'abri du Facteur* (Dordogne) livre la *Vénus de Tursac*. Il paraît donc impossible que les archéologues du néolithique n'aient pas connu les découvertes et les interprétations de leurs collègues.

septième millénaires, pendant la période dite "proto-néolithique". Çatal Hüyük en livre un spécimen (photo 6) datant d'au moins 8 000 ans, découvert dans un silo à grain. Cette femme plantureuse, assise sur une sorte de trône orné de deux léopards, dont les queues s'enroulent derrière son dos, est en train d'accoucher, les cuisses écartées. D'autres mises en scènes de la maternité intégrant des déesses de la fécondité et des animaux d'espèces et de statuts variés (sauvages et domestiques, carnivores et herbivores, grands et petits) ont été répertoriées. On a, en effet, reconnu des seins féminins dans des rangées de protubérances au bout peint en rouge, façonnées autour d'ossements de prédateurs comme la belette, le renard ou même le sanglier (Cauvin 1994, Pelon 2001). Cependant aucune de ces manifestations ne prouve que l'allaitement symbolique des animaux ait joué un rôle prépondérant dans la domestication animale, et encore moins qu'il ait été une technique d'apprivoisement. Il semble pourtant que sa portée symbolique paraît appartenir au fonds culturel auquel archéologues, historiens de l'art et ethnologues vraisemblablement se réfèrent.

6. L'antique nourrissage

Dans l'Antiquité, les images de la Nature et de la Terre nourricière étaient figurées sous l'aspect d'une femme allaitant des enfants, des mammifères ou des reptiles. Les reptiles passaient pour se nourrir de terre. Pendus à la poitrine de la Nature (personnifiée par une femme), ils évoquaient les deux pôles de la révolution annuelle, respectivement l'hiver ou la dégradation, l'été ou la fécondation par l'arrivée de l'eau. Le motif de l'allaitement d'animaux réels ou imaginaires est récurrent dans l'art roman français, et il révèle toute son ambiguïté dans l'évocation de serpents pendus au sein féminin. Cette représentation véhicule à travers les siècles l'idée de femmes passives auxquelles les hommes imposeraient n'importe quelle perversion. L'art roman confère à la femme allaitant serpents et crapauds un caractère d'infamie et de luxure. Ainsi nombreux et évocateurs sont les exemples dans l'art roman en France : le chapiteau de la Porte des Comtes à Saint-Sernin de Toulouse, le porche de Moissac, la Chaudière Infernale de la cathédrale de Bourges, la cathédrale de Reims, la crypte de Tavant en Touraine, le chapiteau des femmes aux serpents de l'église Saint-Isidore de Léon, la fresque du Tympan du jugement dernier de la cathédrale Saint-Lazare à Autun (fig. 7 et 8). Les femmes y apparaissent comme des êtres susceptibles à la fois de nourrir l'impossible (des animaux autres que des mammifères, des chimères, etc.), mais également immorales au point de materner la bête responsable de la perte du Jardin d'Eden ? Une bande dessinée transmet cette image d'ignominie, cette fois teintée de pornographie ; deux terrifiants serpents tètent Lucrezia qui :

> « (…) haletait, balancée entre une souffrance et une jouissance terribles. (...) Sur les aréoles de Lucrezia, sa peau délicate laissait apercevoir des traces de

rougeurs : la morsure des serpents. Mais le flux lacté avait cessé » (Scozzari 1984 ; fig. 9).

Si les récits mythiques ne donnent plus lieu à des lectures familières, ils ne sauraient pour autant être banalisés.

Si on remonte dans le temps, en amont de l'art roman français jusqu'en Égypte d'où il serait originaire, l'allaitement des animaux se retrouve dans les temples élevés à Isis en Gaule, en Espagne, sur le Rhin et le Danube. En Égypte, Isis, mère d'Horus, est l'épouse et la soeur d'Osiris. Tous deux représentent les divinités civilisatrices par excellence. Puissante divinité régnant sur la mer, les fruits de la terre et les morts, Isis est *a fortiori* la mère des dieux, elle les allaite, qu'ils prennent forme humaine ou animale. Si, dans l'Égypte pharaonique, il semble qu'Isis était subordonnée à Osiris, hors d'Égypte, ce serait plutôt l'inverse qu'on constaterait : son dévouement conjugal et aussi sa science magique, qui permet la résurrection de son époux, lui assurent une place prépondérante. D'abord déesse de la végétation, Isis devient au fil de sa diffusion le principe féminin, indispensable à la perpétuation de l'espèce, puis la divinité du bien et de la civilisation, victorieuse de l'ignorance et du mal. Elle tend enfin à fondre en elle les attributs de toutes les divinités grecques et à apparaître comme la déesse-femme par excellence. Associée à Sérapis, divinité médicale, elle est aussi une divinité guérisseuse et compte le serpent parmi ses attributs (Lavedan 1931 : 548b-549b). Isis, protectrice des mères et des enfants, gardienne de la famille, adoptée par les Romains qui la nommaient *Magna Mater*, préside un culte pour le moins mystérieux où des femmes allaitent des animaux, et qui s'est très rapidement répandu hors d'Égypte. Le sujet des *Bacchantes* d'Euripide (env. 405) – dans lequel il y a un passage sur l'allaitement de biches et de louveteaux[15] – traite précisément de l'introduction de ces rites et de l'assassinat de Penthès, roi de Thèbes, qui les trouvait dangereux et leur était hostile. En effet, généralement exclues de la vie religieuse publique ou privée, les Romaines pouvaient n'assister qu'à des cultes importés. Les sectatrices d'Isis et de Bacchus, qui officiaient dans des cérémonies à huis clos, de nuit, dans des sanctuaires suburbains, se revendiquaient de la nature, des charmes de Vénus et manipulaient les produits de la terre, les plantes et les herbes médicinales (Tite-Live *Macrobe Saturnales*, 1, 12, 26). Femmes, mères naturelles et rituelles, initiaient de très jeunes gens au culte bachique et, symboliquement, se substituaient au père et à la cité (Tite-Live XXXIX, 13 et 15 ; Pailler 1988 : 523 et ss.). Le Sénat romain, en 184 av. J.-C., décide de mettre de l'ordre et interdit les cultes matronaux (Bona Dea, Vénus verticordia, Cérès, etc.).

Dans la villa des Mystères de Pompéi se trouve une pièce dont les quatre murs sont recouverts d'un décor peint (fig. 10). La fresque date vraisemblablement de 60 av. J.-C. (Barbet 1985). Sur la paroi nord, on peut voir une femme aux oreilles de chèvre qui donne le sein à une biche. La nourrice, avec ses oreilles pointues,

15 Euripide décrit les activités paisibles des compagnes de Dionysos qui, après leur réveil « tenaient dans leur bras une biche ou des louveteaux sauvages et leur donnaient un lait blanc : c'étaient celles qui, jeunes mères, avaient encore le sein gonflé et avaient quitté leur enfant » (versets 700 à 703 cités par Lacroix 1979 : 68).

semble être une jeune faunesse adepte de Pan, dieu des bergers et des troupeaux. Ce dernier, selon une des nombreuses versions de son ascendance, serait le fils d'un simple berger – nommé Crathis – et d'une chèvre. On comprend dès lors le rôle "domesticatoire" de l'allaitement dans ce cas précis. Pan, souvent confondu avec Silène dont il serait le père, passe pour avoir élevé Dionysos dans le cortège duquel il figure volontiers à côté des fameuses bacchantes qui allaitent également des animaux[16]. Selon la mythologie, une fois adulte Dionysos croise en Phrygie la déesse Cybèle (Isis ainsi baptisée par les Phrygiens) dont il diffuse le culte orgiastique en Thrace, en Inde, en Grèce et en Béotie, pays d'origine de Sémélé, sa mère. C'est alors qu'il introduit les Bacchanales, ces bruyants et troublants défilés de satyres, de silènes et de femmes possédées, les bacchantes qui, se croyant devenues des vaches, poussent de terribles mugissements[17]. Cybèle pouvait prendre des formes variées. Elle était parfois représentée avec une tour sur la tête et d'innombrables seins. On l'appelle alors "Artémis" ou "Diane Multimammia" (photo 7)[18].

7. L'art d'allaiter

Le propre d'un mythe est de survivre en se transformant. Son récit véhicule toujours un certain nombre d'images que des hommes et des femmes, aujourd'hui encore, pensent réanimer. L'artiste Mihail Chemiakin, par exemple, propose une gigantesque "Multimammia" devant la porte de la galerie new-yorkaise qui présente ses œuvres au public en 1993 (photo 8). Il ajoute à cette figure féminine la stéatopygie typique des Vénus préhistoriques et des gueules de béliers à l'arrière et, de chaque côté de sa tête, comme dans le sanctuaire de Çatal Hüyük. Autre exemple : à la fin des années quatre-vingts, un jeune artiste qui travaillait avec moi sur un chantier archéologique, apprit que je m'intéressais à la relation humain/animal. Il revint le lendemain pour m'offrir une aquarelle qu'il avait faite auparavant, puis oubliée dans ses tiroirs (fig. 11). Représentant une femme accroupie avec un porc pendu à son sein droit, cette scène de genre illustre la prégnance du mythe d'une relation "naturellement naturelle" entre les femmes et

16 De nombreux vases peints reprennent le thème de Bacchantes tenant de jeunes animaux dans les bras, sans cependant que l'allaitement y figure clairement.

17 Pour connaître l'ensemble des interprétations de la frise de la Villa des Mystères, je renvoie le lecteur à l'ouvrage qu'Alix Barbet (1985) consacre à la peinture murale romaine et aux styles décoratifs pompéiens.

18 Pour en savoir plus sur l'histoire, compliquée, d'Isis hors d'Égypte, *cf*. J. Baltrusaitis (1985).

l'animal, une relation civilisatrice qui aurait pour quintessence l'allaitement des animaux.

Certaines femmes passent à l'acte, voyant dans le fait d'allaiter d'autres êtres vivants que des humains un acte des plus normaux et naturels, comme celle de Saint-Bris-Le-Vineux, qui en 1963, recueille une chienne croisée cocker-papillon de quelques jours. Dès l'arrivée de l'animal, plutôt que de continuer à donner le surplus de lait à la pharmacie, elle préfère en faire des biberons pour le chiot. Selon ses dires, les tétées attiraient tellement le petit animal qu'elle finit au bout de deux semaines par l'accepter sur ses genoux. Depuis, le chiot attendait tranquillement que l'enfant eût fini son repas pour prendre à son tour le sein, toutes les trois heures. L'allaitement conjoint dura quatre mois jusqu'à l'arrivée d'une autre grossesse. D'après la mère adoptive, la chienne aurait montré pendant seize ans une affection et un instinct de garde particuliers, rien moins me semble-t-il que ce qu'on attend en général d'un animal parfaitement intégré[19].

En novembre 2003, juste après ma présentation au colloque sur le symbolisme des animaux, une collègue nord-américaine, née en 1969 dans la région de Boston, est venue vers moi et m'a dit avoir une chienne sœur de lait. Après que nous ayons un peu discuté, elle m'a mise en contact avec sa mère qui m'a raconté sa version des faits par courriel. Elle quittait volontiers la table de ses invités pour réapparaître avec le "bébé" enveloppé dans une couverture de laine et de dentelles blanches et commencer à le nourrir au sein. La nourrice s'amusait d'attendre tôt ou tard la réaction d'un invité qui verrait poindre une oreille ou un museau en fourrure brune. Jamais les hôtes, devenus pâles, ne se sont exclamé « Mais quel joli chiot ! ». Elle reconnaît avoir fait cela pour provoquer les hôtes de son mari qui, tous professionnels de la médecine, s'enthousiasmaient trop à son goût pour la guerre du Viêt Nam. Mais, dit-elle, il ne s'agissait pas d'ennuyer les convives ou son mari, mais avant tout de sauver un magnifique chiot mi berger allemand, mi saint-bernard, qui avait perdu sa mère. Allaiter sa fille et le petit animal en même temps lui procurait beaucoup de joie et de réconfort. Elle nourrit la petite chienne pendant deux mois ou peut-être plus et la sevra progressivement en lui faisant manger des aliments pour chien. D'après sa fille

> « ma mère a trouvé tout naturel de se servir de son lait pour nous deux. C'est vrai que ce n'est pas une réaction habituelle, mais ma mère a tellement d'affection pour les chiens que je pense qu'elle ne s'est même pas dit que ce n'était pas quelque chose d'ordinaire ».

En 1979, un zoo de l'Oklahoma faisait paraître une annonce pour demander du lait maternel afin de nourrir un bébé chimpanzé abandonné par sa mère. Celle-ci était le premier singe à avoir appris le langage par les signes. Plusieurs femmes s'offrirent spontanément pour l'allaiter. Elles voulaient donner plus que leur lait, elles revendiquaient le droit de nourrir le petit singe elles-mêmes. Par le biais de l'allaitement, on pourrait croire que ces femmes désiraient introduire plus de nature

19 Témoignage signalé par C. Suid-Rafizadeh (1984-1985 : 20-22).

auprès de ce bébé singe qui était le fils d'une mère dénaturée, trop cultivée, trop humaine peut-être. Le même discours, légèrement modifié, paraît être repris par la chanteuse rock américaine Tori Amos (photo 9) quand, sur un poster faisant la promotion de son troisième album (1997), elle s'affiche en train d'allaiter un porcelet et légende ainsi cette image d'elle : « J'étais musicienne avant d'être humaine ». Son art serait-il naturel, comme son corps qui nourrit la musique et l'animal ?

Conclusion

L'allaitement au sein d'animaux nous confronte à une interprétation "impressionniste". Sur les femmes qui allaitent des animaux nous portons un regard très occidental, très ethnocentrique, très symbolique, un regard qui s'intéresse peu aux raisons pratiques d'une expérience, mais qui préfère s'arrêter sur les pulsions qui sont censées l'expliquer. J'ai tenté de lever le voile sur cette "impression" qui plonge ses racines dans l'interprétation évolutionniste et essentialiste qui, selon moi crée et entretient un mythe scientifique, mythe qui prévaut encore dans l'imaginaire des urbains en Occident.

Il semble bien que le maternage des animaux se situe à l'interface du symbolique et du fonctionnel, plutôt qu'il n'est ou symbolique, ou fonctionnel. Pour le comprendre, il faut le traiter comme un ensemble de moyens discursifs et culturels par quoi la "nature" de l'acte en soi est produit. J'ai démontré ailleurs (Milliet 2003) que l'allaitement se produisait soit au hasard de la survie des animaux[20], ce qui pouvait entraîner l'animal à occuper ensuite une position à part, sans que cela soit systématique, soit à des animaux desquels dès le départ on attendait un rôle spécifique qu'ils auraient probablement pu remplir sans être apparentés par le lait, à l'exception peut-être de l'ours dans certains groupes aïnu. L'animal allaité occupe des places très diverses[21] et le tracé de la frontière entre les différentes espèces et entre les individus de la même espèce qui entrent dans le bestiaire de proximité et les autres demeure flou. Force est de constater que le phénomène reste anecdotique et que sa pratique n'est pas très répandue. Il trouve donc son importance ailleurs. Puisque l'allaitement n'affecte pas forcément le cours de la vie animale, pourquoi s'être posé la question ?

20 Dans toutes les situations, l'allaitement intervient pour éviter la mort d'un petit, ramené de la chasse s'il est sauvage, malade ou rejeté par sa mère s'il est domestique, au gré de la gestion des aléas de la vie.

21 L'allaitement ne paraît pas influencer de façon significative le déroulement de la vie des animaux et ne saurait être analysé séparément des techniques domesticatoires en vigueur dans les sociétés concernées.

En examinant le corpus des sources, j'ai remarqué que le phénomène repose sur très peu de bases matérielles. Les données ethnographiques sont rares. Elles proviennent de sources variées, souvent fragmentaires, rarement de première main et s'échelonnent sur plus d'un siècle. Les scientifiques (archéologues, ethnologues, zoologues, etc.) puisent leurs informations auprès de narrateurs motivés à placer cette pratique dans le déroulement progressif des sociétés. Enfin, aujourd'hui encore, très peu d'ethnologues ont pris le phénomène au sérieux.

Dans le corpus des données ethnographiques, il y a deux types de sources qui s'inspirent mutuellement, les témoignages sommaires et les interprétations plus prolixes. La faiblesse des informations concrètes et circonstanciées, à l'instar du peu d'intérêt manifesté par les voyageurs pour les activités propres aux femmes, contraste en effet avec la surabondance des images et des discours sur l'allaitement. Tous deux sont des rhétoriques qui métaphorisent les fondements de la relation des humains avec l'animal. Les deux types de sources se renvoient constamment l'un à l'autre et doivent par conséquent être compris simultanément. J'ai eu l'impression que le fait de signaler brièvement le phénomène se suffisait à lui-même, comme si les auteurs partageaient d'avance avec les lecteurs le caractère normal d'une réalité biologique, la réalité biologique que la femelle soit l'être qui donne le jour et ait la possibilité d'allaiter. Ces voyageurs, par conséquent, ne ressentaient pas le besoin de s'arrêter sur un phénomène qui incarnait à leurs yeux aussi bien la nature que l'état sauvage par excellence. Ou au contraire, ces voyageurs auraient-ils ressenti un malaise en étant les témoins d'une scène d'allaitement ? Cette scène faisait peut-être violence à leur conviction profonde que la fonction nourricière attachée à la poitrine d'une femme lui confère un caractère sacré auquel le contact avec l'animal attenterait ? L'allaitement, et surtout les relations que les humains entretiennent avec les animaux, montrent qu'il est toujours nécessaire d'établir une frontière entre l'homme et l'animal, une frontière qui est par définition instable et qui fonde les multiples façons d'être humain (*cf.* A. Leiman *et al.*, É. Motte-Florac (Introduction), cet ouvrage).

Références bibliographiques

BALDUS H., 1944-1949 — Os Tapirapé : tribu Tupi no Brazil Central. Re*vista Arquivo Municipal*, 96 : 1-307.

BALTRUSAITIS J., 1985 — *La quête d'Isis : essai sur la légende d'un mythe*. Paris, Flammarion, coll. Les perspectives dépravées.

BARBET A., 1985 — *La peinture murale romaine. Les styles décoratifs pompéiens*. Paris, Picard / CNRS.

BOCCACCE, 1934 — *Les contes de Boccacce. Le Décaméron*. Traduit de l'italien par Antoine Le Maçon. Les cinq premières journées. Illustrations de Brunelleschi, Paris, Gibert Jeune, Librairie d'amateur.

BONNEMÈRE P., 1996 — *Le pandanus rouge. Corps, différence des sexes et parenté chez les Ankave-Anga*. Paris, CNRS-Éditions, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, coll. Chemins de l'Ethnologie.

BONTE P., 1994 — Le sein, l'alliance, l'inceste. *Autrement (série Mutations/Mangeurs)*, 143 : 143-156.

BRÉZILLON M., 1969 — *Dictionnaire de la préhistoire*. Paris, Librairie Larousse, coll. Dictionnaires de l'homme du XX^{e} siècle.

BUTLER J., 2005 — *Trouble dans le genre*. Paris, La Découverte.

CARCOPINO J., 1925 — *La Louve du Capitole*. Paris, Les Belles Lettres.

CARROLL M.P., 1984 — The folkloric Origin of Modern " Animal-Parented Children ". *Journal of the Folkloric Institution USA*, 2 (1) : 63-85.

CAUVIN J., 1994 — *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture. La révolution des symboles au Néolithique.* Paris, CNRS.

CLUTTON-BROCK J., 1995 — " Origins of the dog domestication and early history ". *In* Serpell J. (ed.): *The domestic dog. Its evolution, behaviour, and interactions with people*, Cambridge, Cambridge University Press: 7-20.

CONTE E., 1994 — " Choisir ses parents dans la société arabe. La situation à l'avènement de l'islam ". *In* Bonte P. (éd.) : *Épouser au plus proche. Inceste, prohibitions et stratégies matrimoniales autour de la Méditerranée*, Paris, Éditions de l'École des hautes Études en Sciences sociales, coll. Civilisations et sociétés 89 : 165-187.

DOWNS J.F., 1969 — Domestication: An Examination of the changing social Relationships between Man and Animals. *Kroeber Anthropological Society Papers*, 22 : 18-67.

GODELIER M., 1982 — *La production des grands hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle - Guinée*. Paris, Fayard, coll. L'espace du politique.

GUILAINE J., 1999-2000 — *Civilisations de l'Europe au Néolithique et à l'Age du Bronze. Image de la femme néolithique*. Cours au Collège de France (consultable sur http://www.college-de-france.fr/site/civ_eur/p998924134039.htm en version pdf.)

HERDT G., 1981 — *The guardians of the flutes. Idioms of masculinity*. New York, MacGraw-Hill Book Co.

HÉRITIER F., 1987-1988 — Étude comparée des sociétés africaines (résumé des cours et travaux). Paris, *Annuaire du Collège de France* : 445-469.

JUILLÉRAT B., 1986 — *Les enfants de sang. Société, reproduction et imaginaire en Nouvelle-Guinée*. Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.

KNIBIEHLER Y., 1977 — *L'histoire des mères*. Paris, Montalba.

LACROIX M., 1979 — *Les bacchantes d'Euripide. Introduction, texte, traduction et commentaire, analyse métrique des parties lyriques.* Paris, Eugène Belin et Les Belles Lettres.

LANGKAVEL B., 1898 — Dogs and savages. *Annual Report of the Smithsonian Institution for the year ending June 30*: 651-675.

LAVEDAN P., 1931 — *Dictionnaire illustré de la mythologie et des antiquités grecques et romaines*. Paris, Hachette.

LECLANT J., 1960 — *Le rôle de l'allaitement dans le cérémonial pharaonique du couronnement*. *In* roceedings of the IXth Congress for the History of religions, Tokyo et Kyoto, 1958: 135-145.

LEMONNIER P., 1990 — Guerres *et festins. Paix, échanges et compétition dans les Highlands de Nouvelle-Guinée*. Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.

LIBÉRATION. 1988, 8 janvier : 26.

MAHER V. (ed), 1992 — *The anthropology of breast-feeding. Natural law or social construct*. Providence, Oxford, Berg Publishers, coll. Cross-cultural perspectives on women.

MELLAART J., 1971 — *Catal Hüyük une des premières cités du monde*. Paris, Jardin des Arts/Tallandier, coll. Nouveaux aspects de l'archéologie.

MILLIET J., 2004 — Ethnographie de l'action de la bioéthique dans l'espace public : l'exemple de l'élevage des animaux à fourrure. *Anthropozoologica*, 39 (1) : 312-334.

MILLIET J., 2003 — " Entre douceur et violence. Le statut particulier des animaux allaités au sein par des femmes ". *In* Soulé M., Blin D., Thoueille E. (éds) : *L'allaitement maternel : une dynamique à bien comprendre*, Ramonville, Éres, coll. À l'aube de la vie : 151-176.

MILLIET J., 2002 — " A Comparative Study of Women's Activities in the Domestication of Animals ". *In* Henninger-Voss M.J. (éd.): *Animals in Human Histories. The Mirror of Nature and Culture*, Rochester, University of Rochester Press: 363-385.

MILLIET J., 1999 — Il mito scientifico dell'ammansimento degli animali da parte delle donne. *Ricerca folklorica*, 40 65-72.

MILLIET J., 1998 — " La part féminine du phénomène animal de compagnie ". *In* Cyrulnik B. (éd.) : *Si les lions pouvaient parler. Essais sur la condition animale*, Paris, Gallimard, coll. Quarto : 1086-1095.

MILLIET J., DIGARD J.-P., 1989 — Une enquête sur les nouvelles sensibilités à l'égard des animaux domestiques. *Anthropozoologica*, 10 : 23-30.

MILLIET J., 1987 — " Un allaitement insolite ". *In* Hainard J., Kaehr R. (éds) : *Des animaux et des hommes*, Neuchâtel, Musée d'ethnographie de Neuchâtel : 87-118.

MONTFAUCON B. DE, 1724 — *Supplément au livre de l'Antiquité expliquée*, II. Paris, ch. III : 222 et ss.

PAILLER J.-M., 1988 — *Bacchanalia. La répression de 186 av. J.-C. à Rome et en Italie ; vestiges, images, tradition*. Rome, École Française, coll. Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome 270.

PELON O., 2001 — *Le néolithique anatolien* (consultable sur Internet http://www.clio.fr/article.asp?article=1008&Auteur=2601)

RAPPAPORT R.A., 1968 — *Pigs for the ancestors. Ritual in the ecology of a New Guinean people*. New Haven, London, Yale University Press.

REISER J.-M., 1981 — *L'année des handicapés*. Paris, Albin Michel.

RUBEL P.A., ROSMAN A., 1978 — *Your Pigs you may not eat. A comparative Study of New Guinea Societies*. Canberra, Australian University Press.

SAUER C.O., 1952 — *Agricultural Origins and Dispersals*. New York, American Geographical Society.

SCOZZARI F., 1984 — Un amant pour Lucrezia. Paris, Albin Michel, coll. L'Écho des savanes.

SERPELL J., 1986 — *In the Company of Animals*): *A Study of human-animal Relationships*. Oxford, Basil Blackwell.

SIMOONS F.J., BALDWIN J.A., 1982 — Breast-feeding of animals by women: its socio-cultural context and geographic occurrence. *Anthropos*, 77 : 421-448.

ETHERTON GALLERY, 1988 — *Rosalind Solomon: Photographs 1978-1987*. Tucson, Arizona, textes du catalogue d'Arthur Ollman.

STEJSKAL E., 1982 — Pilolo mon frère Wayapi. *Géo* 39.

STRATHERN A., 1971 — *The rope of Moka. Big-men and ceremonial exchange in Mount Hagen*: *New Guinea*. Cambridge, Cambridge University Press.

STRATHERN M., 1972 — *Women in between. Female roles in a male world*: *Mount Hagen, New Guinea*. New York, Londres, Seminar Press.

SUID-RAFIZADEH C., 1984-1985 — *L'allaitement des animaux par les femmes*. Mémoire du certificat d'ethnobotanique et d'ethnozoologie, dirigé par Raymond Pujol, Muséum national d'Histoire naturelle.

VICTOR P.-É., LARIVIÈRE J., 1990 — *L'empire des loups*. Paris, Ducolot coll. Bibliothèque Nature.

VILLENEUVE R., 1973 — *Le musée de la bestialité*. Paris, Henri Veyrier.

VOGEL A.A., 1951 — *Papuaner och pygméer. Med Hallstromska Expeditionen till det inre av Australiska nya Guinea*. Stockholm, Natur och Kultur.

WITKOWSKI J., 1903 — *Tetoniana. III. Les seins dans l'histoire.* Paris, A. Maloine.

ZEUNER F.E., 1963 — " The History of the Domestication of Cattle ". *In* Mourant A.E., Zeuner F.E. (eds): *Man and Cattle,* London, Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland: 9-19.

Breast-feeding of animals by women, between myth and reality

Jacqueline MILLIET
j.milliet@bluewin.ch

Keywords
breast-feeding, scientific myth, women, society

In this article, I seek to understand what the impact on western travelers in the 19th and beginning of the 20th centuries could have been at the 'show' of women breast-feeding animals: how they interpreted the phenomenon, and how they transmitted it to us, contemporary western urbanites. Basing myself on the results of questionnaires concerning the relations between humans and animals which were distributed among visitors to the exhibition *On animals and Humans*, which was held at the Neufchatel Museum of Ethnography (Switzerland) in 1988, I delve into the relations that humans have with animals, and I attempt to grasp the cultural issues raised by these relations.

In city dweller's imaginations, breast-feeding an animal seems linked to the need to affirm or to abolish a limit between humans and animals, and thus between what is wild and domestic, 'primitive' and 'civilized', feminine and masculine, etc.

My approach consists in taking the point of view of an anthropologist, which is to say a specialist, not of animals but of human society. The principal aim is to describe the status of the breast-fed animal and to raise the following questions. Is the breast-fed animal awarded a special status, closer to humans? The milk and the breast, do they link the animal to the human family? Does breast-feeding seal a pact of friendship between humans and other species (especially dogs and pigs)? Does it bring out factors in the evolution of the border between the different animal species (those that belong to the bestiary of animals close to us and the others)? Does the breast-fed animal play a special part in the production of culture (is it a civilizing animal)? What is its place within the material and symbolic workings of certain societies, namely in the relations between nature and culture? We shall see

that to question the status of animals is also to explore the question of (symbolic) frontiers between them and us.

Numerous societies were and are familiar with the breast-feeding of animals, as with the Amazonian Indians and the Melanesian horticulturists. Even though it is common practice in these two cultural zones – as well as, formerly, among the Aïnu in the Japanese island of Hokkaido – this particular type of breast-feeding can also correspond to isolated behavior, spread over larger regions. The habit of breast-feeding animals among women can be found in South-east Asia, Australia and Tasmania, in Oceania, in a global sense, in America, in Africa and in Europe. Women breast-feed wild and domestic animals, especially puppies, piglets, peccaries, but also bear cubs, monkeys, fawns, raccoons, beavers and lambs.

In the ethnographic literature, the chroniclers and ethnographers of the 19th and first half of the 20th centuries seem to keep silent on the material and practical aspects of breast-feeding animals. This silence contrasts with the relatively important place occupied by the phenomenon in the theoretical developments of scientific argumentations such as evolutionism, nutritional determinism, sociobiology, doctrines on the survival of primitive societies and matriarchies, etc. It is said that it is by breast-feeding a dog – the first animal to have been called a pet – that woman, inspirer of civilization, welcomed it into the human family, where it had children for close relatives.

Impressed by what they thought was a relic from prehistoric times, many scientists held on to the idea that taming is a necessary step towards domestication and that breast-feeding might have been a way of raising pets.

In Classical Mythology, the phenomenon is quite usual. In Egypt, Isis, mother of Horus, is both the mother and sister of Osiris. They both embody civilizing divinities. Isis, protectress of mothers and children, guardian of the family, adopted by the Romans who called her *Magna Mater*, presides a cult, mysterious to say the least, where women breast-feed animals, and which rapidly spread beyond Egypt. The subject of Euripides's *Bacchantes* (*circa* 405) – in which there is a passage on breast-feeding deer and wolf cubs – talks precisely about the introduction of these rites. Breast-feeding animals is found in temples devoted to Isis in Gaul, Spain, on the Rhine and Danube rivers. In Ancient times, images of nature and Mother Earth are figured under the aspect of a woman breast-feeding children, mammals or reptiles. The motif of breast-feeding animals, real or imaginary, is recurrent in French Romanesque art.

Even though mythical stories are no longer familiar reading, that does not mean they have become trivialized. It is in the nature of myths to survive through transformation. They still recount a certain number of images that men and women, even today, can revive. The artist Mihail Chemiakin, for example, exhibited a gigantic *Multimammia* in front of the entrance to the New York gallery where his works were shown to the public in 1993. To the feminine figure he added the steatopygia typical of the prehistoric Venus with ram snouts in the back, and on either side of the head, as in the Çatal Hüyük sanctuary. Another example: at the end of the 1980s, a young artist learned that I was interested in human/animal

relations in general. He came back the next day to give me a watercolor he had done earlier, then forgotten in a drawer. Representing a crouching woman with a piglet on her right breast, this genre scene illustrates the vividness of the myth of a 'naturally natural' relation between women and animals, a civilizing relation, which finds its quintessence in the breast-feeding of animals.

Some women act, finding it perfectly normal and natural to breast-feed living beings other than humans, such as one from Saint-Bris-Le-Vineux who, in 1963, took in a puppy a few days old. The dog would wait patiently for the child to finish his meal before taking its turn at the breast, every three hours. A colleague from North America, born in 1969 in the Boston area, recently told me that she had had a puppy for foster sister. Also, in 1979, several women spontaneously offered to breast-feed a baby chimpanzee that had been abandoned by its mother in an Oklahoma zoo. And lastly the American rock singer Tori Amos, on a poster promoting her third album (1997), is portrayed breast-feeding a piglet and gives the following legend for this image of herself: « First I'm a musician, second I'm a human ». Does this mean her art is natural, like her body, which nourishes music and the animal?

Breast-feeding animals confronts us with an 'impressionist' interpretation. Of women who breast-feed animals, we take a very western, ethnocentric, symbolic, view, one that takes very little into account the practical side of the experience but instead prefers to look into the impulses that are supposed to explain it. I attempt to lift the veil on this 'impression' that takes its roots in the evolutionist and essentialist interpretations, which, in my opinion, create and sustain a scientific myth, a myth that still prevails in the mental imagery of Western urbanites.

It would seem that mothering animals is situated at the intersection of what is symbolic and what is functional, rather than being symbolic or being functional. To understand this, it must be treated as a set of discursive and cultural means through which the 'nature' of the act itself is produced. I have shown elsewhere that breast-feeding comes about either so that the animal survive, which could later lead to the animal occupying a special place, without it being systematic, or because one has specific expectations of the animal, which probably could have been fulfilled even without being related through the milk, with the possible exception of bears in certain Aïnu groups. The breast-fed animal occupies very diverse places and the limits between the different species and between different individuals of a same species, between animals belonging to the familiar bestiary and the others remains very hazy. One is obliged to recognize that the phenomenon is anecdotal and not very common. Therefore its importance is elsewhere. Since breast-feeding does not necessarily affect the animal's life, why have asked the question?

In ethnographic data, there are two types of mutually inspired sources, cursory accounts and more expansive interpretations. The scarcity of concrete and detailed information, coupled with the lack of interest travelers take in purely feminine activities, is in stark contrast with the abundance of images and discourses on breast-feeding. They are both rhetorical processes, which metamorphose the foundations of the relations between humans and animals. The two types of sources constantly refer back to each other and must therefore be understood

simultaneously. I got the impression that the fact of briefly signaling the phenomenon was sufficient in itself, as if the authors and their readers shared in advance the normal character of a biological reality, the reality that females are the ones who give birth and who have the capacity to breast-feed. Those travelers, in consequence, in no way felt the need to dwell on a phenomenon, which was the embodiment, in their eyes, of both nature and the lives of savages. Or, on the contrary, perhaps those travelers felt ill at ease being witnesses to a breast-feeding scene? Perhaps the scene was shocking to their profound conviction that the nourishing function attached to a woman's bosom confers a sacred aura upon her that the contact with animals would corrupt? Breast-feeding, and especially the relations that humans have with animals, show that it is still necessary to establish boundaries between humans and animals, boundaries that by definition are unstable, and which are the basis for the multiple ways of being human.

Figures

Figure 1. Illustration pour les Contes de Boccace

(gravure de Umberto Brunelleschi, incluse dans un corpus d'illustrations que l'artiste a exécutées pour l'édition française du *Décaméron* de 1934, reproduite de Villeneuve 1973 : 170)

Figure 2. Vulgaire et malpoli ; Reiser croque la scène d'allaitement d'un chat chantée par Brassens dans <u>Brave Margot</u> (1952)

(dessin de Reiser extrait de *L'année des handicapés* 1999)

Figure 3. Scène d'allaitement d'un ourson dans la province du Bihar (Inde)

(extrait de *Libération*, 8 janvier 1988)

Figure 4. Ourson dans une famille aïnu

(dessin à l'encre de Fajasi Sivei 1785, reproduit de Mac Ritchie 1893 : pl. II/9)

Figure 5. Sacrifice de l'ours adopté par les Aïnu ; on voit la mère adoptive de l'ours, en bas à droite, assise par terre et habillée de blanc

(peinture de Shunri, XIX^{e} s. reproduite de MacRitchie 1893 pl. X/9)

Figure 6. Les seins de la domestication ; association d'animaux et de seins dans le sanctuaire VII-35 du site néolithique de Çatal Hüyük

(dessin de Mellaart 1971 : 107/21)

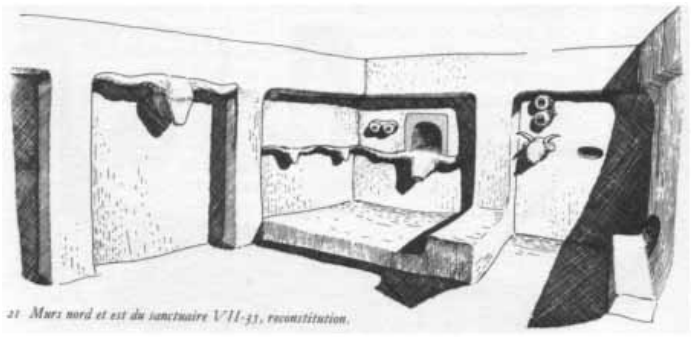


Figure 7. Isis de Montmorillon allaitant des serpents et des crapauds

(reliefs de l'Octogone de Montmorillon (Vienne), probablement du IX^{e} s, reproduits de Baltusaitis 1985 : 36/22 B)

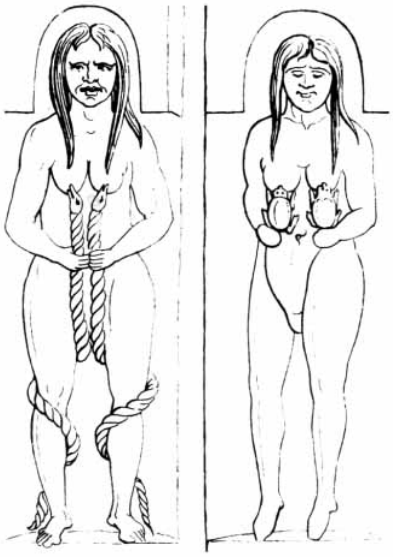


Figure 8. Isis de Montmorillon telle qu'on se la représentait au XVIII^{e} s.

(dessin de B. de Montfaucon 1724 : 222, pl. LIX, reproduit de Baltrusaitis : 104/67)

Figure 9. Un amant pour Lucrezia

(extrait de la bande dessinée de Filippo Scozzari illustrant *Il mare delle Blatte* de Tommaso Landolfi (1939) reproduit de *L'Écho des Savanes* 1984, n°23)

Figure 10. Scène d'allaitement d'une biche à Pompéi ; une femme aux oreilles pointues donne le sein à une biche. La nourrice pourrait être une faunesse, jeune adepte de Pan, dieu des bergers et des troupeaux. La nourrice pourrait aussi être une bacchante

(peinture de la Villa des Mystères de Pompéi, v. 60 av. J.-C., reproduite par le Musée archéologique national de Naples)

Figure 11. Survivance du mythe

(aquarelle anonyme, 1986, don de l'artiste à l'auteure)

Photos

Photo 1. Dans une pirogue, une amérindienne Chocoe de Panama allaite un pécari ; l'image illustre la proximité physique entre la femme "primitive" et un animal en général mal considéré par les voyageurs occidentaux

(Colonel K.S. Anderson, 1931)

Photo 2. Allaitement de porcs orphelins ou abandonnés en Nouvelle Guinée

(D. Baglin, 1950, reproduite de Vogel 1951 : 81)

Photo 3. Allaitement d'un chiot par une amérindienne Wayãpi de Guyane française

(E. Stejskal, reproduit de *Géo* 39, 1982)

Photo 4. Catalin Valentin's lamb, Ancash, Peru, 1981

(Rosalind Solomon, reproduit dans Etherton Gallery, 1988)

Photo 5. Proximité physique avec un petit pécari en Amazonie

(Droits réservés)

Photo 6. Déesse accouchant assise sur un trône de fauves ; statuette de pierre découverte dans un silo à grain à Çatal Hüyük

(reproduction du Musée d'archéologie d'Ankara)

Photo 7. Artémis ou Diane d'Éphèse ; réplique en marbre du Musée de Naples datant du II^{e} s.

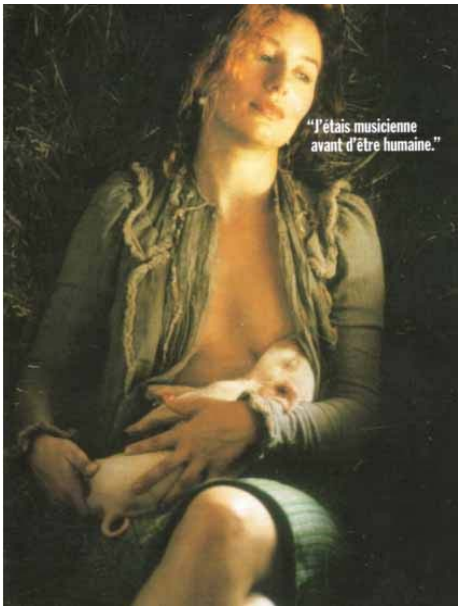
(reproduction du Musée archéologique national de Naples)

Photo 8. <u>Multimammalia</u>

(sculpture de M. Chemiakin, New York, cliché de l'auteure, 1993)

Photo 9. Chanteuse rock Tori Amos allaitant un porcelet

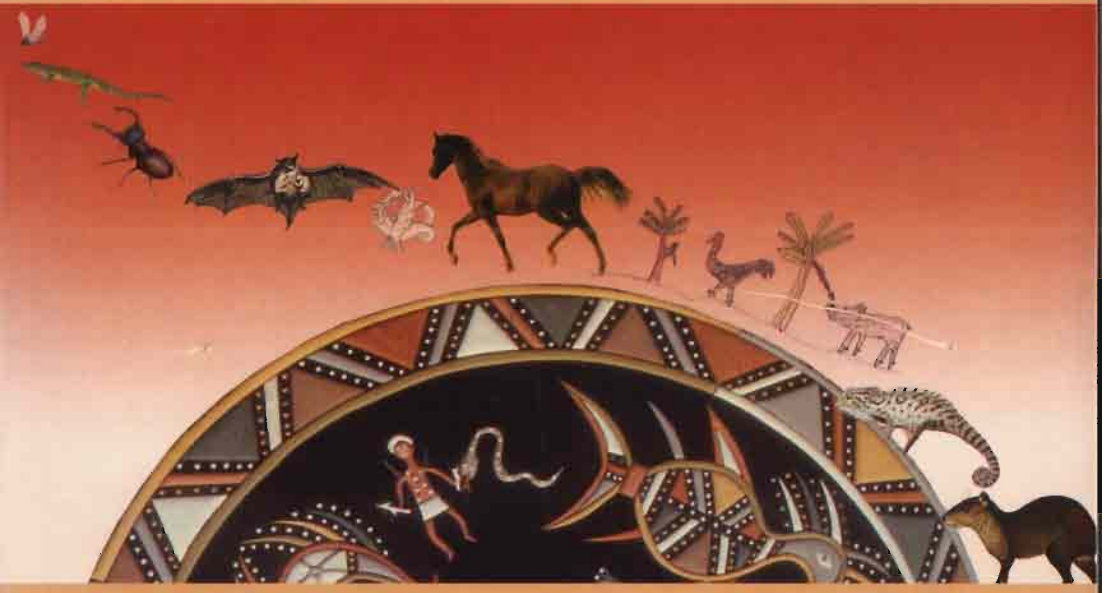
(reproduite de *Entrevue* 1997 : 42)



IRD Éditions

Le symbolisme des animaux

L'animal, clef de voûte de la relation entre l'homme et la nature ?



Animal symbolism

Animals, keystone in the relationship between Man and Nature?

Éditeurs scientifiques

Edmond Dounias

Élisabeth Motte-Florac

Margaret Dunham

colloques et séminaires

Ouvrage issu du colloque
Le symbolisme des animaux
Villejuif, 12-14 novembre 2003

Le symbolisme des animaux

L'animal, clef de voûte de la relation entre l'homme et la nature ?

Animal symbolism

Animals, keystone in the relationship between Man and Nature?

Éditeurs scientifiques

Edmond Dounias, Élisabeth Motte-Florac, Margaret Dunham

IRD Éditions
INSTITUT DE RECHERCHE POUR LE DÉVELOPPEMENT

Collection Colloques et Séminaires

Paris, 2007

Conception et réalisation multimédia / *Multimedia design and creation*
Poisson soluble

Mise en page version PDF / *PDF layout*
Élisabeth Motte-Florac et Edmond Dounias

Maquette de couverture / *Cover artwork*
Michelle Saint-Léger

Coordination / *Coordination*
Élisabeth Lorne

Photos de couverture / *Frontpage photos*
Agouti (Marie Fleury, figure 1)
Basilic (Anne Behaghel-Dindorf, figure 23)
Caméléon panthère (Enzo Fuchs & Martin W. Callmander, photo 3)
Chauve –souris. Une "bonne mère" (Lucienne Strivay, figure 8)
Cheval (site Internet http://lechevalgagnant.chez-alice.fr)
Ciel de case wayana (Marie Fleury, photo 9)
Dessin de Lahi (Edmond Dounias [dessins d'enfants], figure 13)
Gecko géant de Madagascar (Enzo Fuchs & Martin W. Callmander, photo 9)
Lucane cerf-volant (Yves Cambefort, figure 2)
Moustique. Gravure en eau-forte d'André Meyer (Cécilia Claeys-Mekdade & Laurence Nicolas, figure 1)
The basilisk (Anne Behaghel-Dindorf, figure 22)

Fond d'écran / *CD-ROM wallpaper*
Table divinatoire (devin par la souris) (Marc Egrot, figure 1)

Fond sonore / *Background music*
Chant nocturne baka en forêt du sud Cameroun (Edmond Dounias 1994)

La loi du 1er juillet 1992 (code de la propriété intellectuelle, première partie) n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans le but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1" de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon passible des peines prévues au titre III de la loi précitée.

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise, without the prior permission of the copyright holders.

© IRD, 2007

ISSN : 0767-2896
ISBN : 978-2-7099-1616-5